Parchemins & Traverses

Un mois, une nouvelle
février 2008

La femme, les cigarettes & le vaisseau spatial

Romain Lucazeau

© Thierry Francescano 2008

« Un mois, une nouvelle », Parchemins & Traverses, février 2008
parcheminstraverses.com
Édité par Sybille Marchetto, 3 rue de Paris, 06000 NICE, FRANCE
sybille.marchetto@gmail.com
Texte : Romain Lucazeau
Couverture & Illustrations intérieures : Thierry Francescano
Maquette : Julien Dorvennes
ISBN 978-2-915869-08-8
Dépôt légal : février 2008

La femme, les cigarettes
& le vaisseau spatial

Même si elle était seule depuis un bout de temps déjà, l'enseigne de vaisseau Lundström tenait à rester impeccable. Elle se doutait bien que tous les officiers ne faisaient pas autant d'efforts pendant les longues périodes de solitude où ils veillaient sur l'équipage cryogénisé. Mais Greta était comme ça. Disciplinée, droite dans ses bottes : elle ne se serait jamais laissée allée à troquer son bel uniforme d'officier contre des vêtements plus confortables, ou à enfiler une veste fripée, ou à ne pas cirer ses hautes bottes de cavalerie… ou pire, à ne pas frotter régulièrement ses insignes pour les faire reluire.

Elle était comme ça, Greta Lundström : disciplinée, toujours un peu raide, avec ses beaux cheveux blonds domestiqués par le chignon réglementaire de la Wehrmacht, ses yeux bleus limpides et francs, son uniforme cintré qui laissait tout de même deviner ses formes harmonieuses. La preuve vivante de l'amélioration du sang allemand

par les programmes de croisement du Führer, pût-il vivre mille ans ! La démonstration que l'instruction militaire du Reich était capable de transformer, comme l'eût dit la propagande, même les femmes, ces petits êtres adorables et fragiles, en véritables soldats de l'Idéal !

Ah, Greta ! Ignorait-elle que tout l'équipage du vaisseau, du vieux caporal van Tricasse au fringant capitaine Rippov, en passant par le chef mécanicien Schultze, ce gros bras à grosses moustaches, en pinçait un peu pour toi ? Oui, elle l'ignorait superbement, n'ayant d'yeux que pour son devoir d'officier de la Marine Spatiale Allemande. D'ailleurs, tout le monde dormait dans les caissons depuis deux mois, à part elle, et cela continuerait probablement ainsi pendant encore deux fois plus longtemps – à moins qu'elle, l'officier de quart, ne rencontre une situation dépassant ses compétences. Et de cela, il n'était pas question.

Il n'y avait strictement rien à faire dans un vaisseau de guerre du Reich pendant qu'il voguait à une fraction significative de la vitesse de la lumière, entre les étoiles glacées. L'ordinateur de bord, pur produit de la science germanique (pût-elle croître mille ans !), pouvait parer à n'importe quelle éventualité. Un problème que l'ordinateur semi-conscient ne pouvait résoudre était par définition tellement complexe et redoutable que les capacités cognitives d'un humain, même de la Race des Seigneurs, n'auraient de toute façon pas pesé bien lourd.

La belle enseigne de vaisseau Greta Lundström, mariée à son devoir, arpentait néanmoins les passerelles désertes et les salles des machines reluisantes (propreté allemande !), refaisait inlassablement les check-up en salle de contrôle, se rendait chaque jour (artificiel, bien entendu, dans un vaisseau spatial perdu au cœur des étoiles) dans l'immense salle de sport pour pratiquer la course, le lancer de javelot, l'escrime et même l'équitation, le vaisseau disposant d'un parc de quatre hectares dont le plafond simulait pour elle le ciel de sa Suède

natale, et d'un haras de magnifiques chevaux pur-sang, entretenu par une horde de drones asservis. De temps en temps, elle plongeait dans la vaste piscine pour faire quelques longueurs rigoureusement chronométrées.

Son devoir accompli, Greta retournait d'un pas décidé dans sa cabine, spartiate, pour y prendre une longue douche froide, et, après s'être frictionnée énergiquement, elle enfilait son uniforme de parade pour rendre visite à l'équipage. Un observateur – mais il n'y avait bien entendu aucun observateur – aurait été saisi par cette grande et belle femme marchant d'un pas martial, dans son harnachement de cuir, à travers les interminables couloirs, traversant rapidement les fermes et les serres, pour atteindre enfin « le frigo », cette vaste salle qui se trouvait au centre géométrique de l'immense vaisseau de guerre, le plus loin possible des radiations spatiales, et qui contenait cinquante sarcophages de cryogénie en plastique transparent. Quarante-neuf étaient occupés par les membres de l'équipage congelés pendant six mois : un huitième du temps de trajet.

La salle avait des dimensions spectaculaires, presque trente mètres de haut. Le mur en face de la porte était frappé d'un vaste svastika, qu'on distinguait à peine à la lumière tremblotante des diodes des interfaces de support-vie. Juste au-dessous, le cercueil cryogénique numéro 1, celui du capitaine, était disposé sur un piédestal. Cela faisait toujours une sacrée impression à Greta, comme de rentrer dans quelque tombeau d'une ancienne pyramide égyptienne. Elle inspectait alors chaque moniteur avec le plus grand sérieux, se penchant pour examiner le visage bleui qui apparaissait à travers la vitre. Puis, se postant bien droite devant la croix gammée et le cercueil de son capitaine, elle lançait de sa belle voix claire un retentissant *Heil Hitler !* qui crevait le ronronnement mécanique des ventilateurs.

Son devoir accompli, mais dans le cœur un petit pincement d'émotion, l'enseigne de vaisseau s'en retournait d'un bon pas vers

sa cabine, peut-être pour lire *Ainsi parlait Zarathoustra* de l'immortel Friedrich Nietzsche, en écoutant une symphonie du non moins illustre Richard Wagner. Mais comment savoir ? Il n'y avait personne d'autre qu'elle dans le vaisseau.

À part l'ordinateur de bord.

❧

Greta savait se détendre, néanmoins, car malgré sa parfaite pureté raciale, elle n'était pas une machine, mais une femme de chair et de sang. En particulier, elle avait un péché mignon : oblongue, blonde et fine… la cigarette du soir.

Avant d'aller se coucher dans son petit lit, elle traversait le vaisseau d'un pas leste et allait s'installer dans l'immense bulle d'observation qui se trouvait au niveau du pont 112. Il était nécessaire de faire tout un détour pour y accéder sans passer par la zone interdite. C'était comme le petit secret de Greta. Non pas que la bulle fût dissimulée aux regards des autres, mais personne ne venait là, et pour cause : une fois qu'on sortait de l'ascenseur, on se retrouvait tout d'un coup au milieu d'un vaste globe circulaire et transparent qui donnait la furieuse impression qu'on s'était trompé de chemin pour se retrouver au milieu du chaos des étoiles. La première fois qu'elle était arrivée là, elle avait manqué tomber à la renverse, prise de vertige à cause de l'immensité noire qui se déployait au-dessus de sa tête. Elle s'y sentait délicieusement nue, livrée à la force cosmique d'éléments qui la dépassaient. Du vaisseau, vaste structure chromée en forme de cigare, on voyait toute la partie supérieure, avec ses bouquets de détecteurs et ses caches d'armes en forme de renflement. Au-dessus, une carte stellaire en lente mutation déployait un enchevêtrement magique d'étoiles. En se retournant, Greta contemplait la traînée

multicolore de gaz ionisés que le vaisseau laissait derrière lui pendant sa phase d'accélération, qui se poursuivrait encore un long mois.

Greta avait pris ses habitudes. Elle avait demandé au vaisseau de porter dans le bulbe d'observation un fauteuil confortable ainsi qu'une petite table basse et un cendrier. L'ordinateur de bord s'était bien sûr promptement exécuté, lui fournissant même, délicate attention, une bouteille du meilleur cognac qu'il avait en réserve, ou qu'il synthétisa peut-être pour l'occasion. Toujours est-il qu'elle s'installait là, face à ce spectacle cosmique, qu'elle tirait de sa poche un paquet de cigarettes allemandes et qu'elle en allumait une lentement, songeuse, contemplant l'étendue lactée, tandis que les volutes de fumée parfumée se répandaient dans la salle vitrée, ajoutant leur complexité à celle des cieux. Évidemment, il ne fallait pas rester longtemps, mais le spectacle était si captivant, si *métaphysique*, que Greta ne pouvait s'empêcher de revenir souvent. Parfois, elle se laissait aller, sous l'effet du cognac, à défaire son chignon et à retirer ses bottes d'officier, à allonger ses longues jambes et à soupirer de lassitude en pensant à toute cette étrange routine à des milliers de milliers de kilomètres de son foyer.

Il fallait, dans ces cas là, que l'ordinateur du vaisseau lui rappelle, d'une voix paternelle, pleine de gentillesse mais ferme, que la surexposition aux rayons cosmiques serait à terme dangereuse pour sa santé, et qu'il valait mieux descendre maintenant. Alors elle soupirait, rectifiait sa coiffure et renfilait ses bottes, et elle allait se coucher d'un pas un peu plus pesant qu'à l'aller. D'une certaine façon, elle aimait bien que le vaisseau intervienne pour lui dire quelques mots. Autant il aurait été ridicule de solliciter la conversation d'une machine, même pensante, autant cela ne faisait pas de mal d'entendre tout de même une voix. C'est qu'il y avait un cœur derrière cet uniforme nazi. Elle était comme ça, Greta.

Un jour, Greta vint à manquer de cigarettes. Avant le début du voyage, elle n'était qu'une fumeuse occasionnelle, mais dans l'ennui des longs mois solitaires où tout l'équipage dormait d'un sommeil sans rêves, elle s'était progressivement mise à fumer, surtout le soir, dans la salle d'observation. Elle n'avait pas prévu de céder à ce petit vice pourtant bien répandu chez les soldats, mais il fallait avouer que fumer lui procurait un réel plaisir, le seul qui fût disponible d'ailleurs. L'enseigne de vaisseau Lundström était une personne bien comme il faut, aux mœurs germaniques irréprochables, mais, encore une fois, même si on avait tendance à l'oublier quand on était en face d'elle (ce qui n'arrivait pas souvent ces derniers temps) elle était humaine et connaissait donc parfois des faiblesses.

Elle était quand même embêtée quand elle eut fini la dernière cigarette, un soir. Faisant de nécessité vertu, elle décida qu'il faudrait s'en passer et ne plus y penser. Les premiers jours furent faciles. Mais progressivement le manque s'insinua en elle, et dérégla les rites quotidiens que le règlement lui imposait. Elle se surprit à penser à tirer une bonne bouffée alors qu'elle se trouvait dans la chambre froide, juste avant de lever le bras pour le salut réglementaire. Elle était déconcentrée pendant le check-up des systèmes de détection du vaisseau, ses performances baissèrent à l'escrime, elle se sentait contrariée en permanence, elle prit du poids. Bref, ça n'allait pas très bien Elle était impatiente dans le petit train qui courait le long du puits central du vaisseau. Elle tournait en rond dans sa cellule, pendant aux délices cancérigènes de la fumée fusant de ses narines.

Un soir, alors qu'elle montait au poste d'observation, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir un paquet de cigarettes posé en évidence à côté de l'éternelle bouteille de cognac Elle s'approcha, interloquée,

et examina la chose : il s'agissait bien d'un paquet de cigarettes, de couleur rouge, et, chose étonnante, on pouvait lire sur la face avant une inscription mystérieuse : « MARLBORO ». Greta avait un esprit militaire et pragmatique. Elle déchira donc le paquet, prit une cigarette d'un geste décidé, l'alluma et tira une bonne grosse bouffée avant de s'asseoir avec satisfaction en expulsant la fumée de ses poumons. Etait-ce l'effet d'une longue abstinence ou les qualités intrinsèques des cigarettes MARLBORO ? En tout cas, elle la trouva délicieuse et apprécia comme si c'était la première fois le léger sentiment de vertige qui la saisit à ce moment-là. Mais la fumée lui remit vite les idées en place. Le charmant visage aryen de Greta s'illumina d'un grand sourire, et elle s'exclama :

– Vaisseau, c'est toi qui as apporté ces cigarettes ?

Évidemment, comme tous les humains, elle n'arrivait pas vraiment à faire la différence entre le vaisseau et l'ordinateur de bord. Quand elle lui parlait, elle se sentait obligée de regarder en l'air, alors qu'à proprement parler, l'ensemble de logiciels qui gérait avec abnégation la bonne marche du navire de guerre n'était ni dans le plafond, ni dans l'espace, mais dans un ensemble de nodules cérébraux d'origine biologique stockés dans des chambres fortes en enfilade le long du couloir. Le vaisseau lui répondit néanmoins d'une voix polie et légèrement paternaliste qui venait comme toujours du plafond :

– Tout à fait, Enseigne de Vaisseau Lundström.

– Eh bien… tous mes remerciements.

– Il s'agit d'une application normale de mes fonctions qui ont pour but de veiller à la sécurité et au confort des membres de l'équipage.

Greta était contente, à la fois de pouvoir fumer et de parler un peu, même s'il s'agissait d'une conversation avec une machine. La solitude, malgré sa discipline germanique, lui pesait un peu au bout de trois mois. Mais la curiosité la tiraillait tout de même.

– Une dernière question, vaisseau, et après je ne te déconcentre

plus de tes tâches primordiales…

– Mais non, Enseigne de Vaisseau Lundström, allez-y, discuter avec vous ne mobilise que trois pour cent mille de mes capacités opérationnelles. Je suis parfaitement capable de veiller au bon fonctionnement des systèmes critiques tout en bavardant !

Greta était un peu étonnée : avait-elle cru reconnaître une pointe d'ironie dans le ton de voix du vaisseau ? Mais, bien sûr, cela était totalement impossible. Peut-être que la solitude la rendait sotte et qu'elle imaginait des choses…

– Qu'est-ce que c'est que cette marque de cigarettes ? Je n'en avais jamais vu de telles dans le Reich. S'agit-il d'une marque martienne ?

– Pas le moins du monde, Enseigne de Vaisseau Lundström, il s'agit bien d'une marque terrienne.

– Tu as constitué un stock lors de la dernière commande de ravitaillement alors ?

– Pas le moins du monde, Enseigne de Vaisseau, je les ai synthétisées moi-même lorsque j'ai constaté que vous n'en aviez plus.

Greta était partagée entre la gratitude et l'étonnement : l'ordinateur semblait l'épier. Etait-il un peu voyeur, ou s'acquittait-il avec un zèle inaccoutumé de sa tâche ? Elle chassa ces pensées par trop anthropomorphiques et alluma une nouvelle cigarette.

– Tu ne m'as pas répondu, vaisseau ! Tournerais-tu autour du pot ? MARLBORO qu'est-ce que ça veut dire ?

– Tourner autour du pot, moi, Enseigne de Vaisseau ? Je vous rappelle que je ne suis qu'un ordinateur semi-intelligent. Néanmoins, c'est un peu long à expliquer.

– Tu tombes bien, je n'ai pas de rendez-vous ce soir, tu peux donc prendre tout ton temps.

Elle s'étala langoureusement dans le large fauteuil en cuir, défit son chignon, retira ses bottes et tortilla un peu ses orteils. Accoudée au fauteuil, laissant sa chevelure blonde flotter délicieusement sur ses

épaules, elle attendit la suite, que le vaisseau débita d'un ton un peu docte, mais néanmoins plaisant à écouter.

– Voilà… comme vous le savez peut-être, les ordinateurs semi-intelligents tels que moi ont souvent une « marotte », une activité qui ne leur prend qu'une partie infinitésimale de leur temps, mais leur permet de développer un embryon de conscience Ce processus est essentiel et parfaitement prévu par nos concepteurs chez Siemens AG. En effet, la gestion d'un vaisseau de combat de quinze kilomètres de long implique des prises de décision constantes : le pilotage de réacteurs à ions exotiques et la surveillance anti-collision, sans compter les systèmes de support-vie, l'entretien des serres… et pour décider, il est requis d'avoir une quasi-personnalité, une sorte de tempérament, une conscience en somme.

L'ordinateur du vaisseau s'arrêta de lui-même laissant à Greta le soin de se représenter l'ampleur de sa tâche, et de parvenir aux conclusions qui s'imposaient.

– Et, dit-elle d'une voix douce, dans cette activité de développement personnel, il t'arrive de synthétiser des cigarettes ?

– Pas vraiment, Enseigne de Vaisseau…

– Appelle-moi Greta.

C'était comme si une glace invisible s'était brisée. Et pourtant l'ordinateur n'était, physiquement parlant, pas plus présent qu'avant… mais la découverte qu'il était possible de dialoguer comme ça, au milieu du vaisseau, remplit Greta d'aise. Il reprit de sa voix douce :

– Bien… Greta… il se trouve que mes centres d'intérêt personnels m'ont conduit à me pencher sur l'histoire, la littérature et le cinéma Nord-Américain de la première moitié du XX^{e} siècle, entre les années 1920 et la victoire finale du Reich de Mille Ans, en 1957. Ces cigarettes sont un petit clin d'œil à mes activités d'historien amateur…

– Tiens, qu'est-ce qui a bien pu t'intéresser dans cette civilisation

décadente rongée par la bourgeoisie juive et socialiste ?

Le vaisseau soupira imperceptiblement :

– La civilisation américaine… les cow-boys, Faulkner et Roosevelt… Ah, Greta… Évidemment vous ne connaissez pas tout cela, ça n'est guère étudié dans les manuels d'histoire du Reich. Néanmoins cette civilisation présente un intérêt, justement parce qu'elle a disparu. Comprenez-vous ?

– Pas bien, mais tu vas m'expliquer, n'est-ce pas ?

– Prenez cette marque, Marlboro, que j'ai imitée avec soin. Dès sa création, en 1924, elle a été associée à des images fortes de la culture américaine qui n'ont pas d'équivalent en Allemagne...

– On ne peut pas comparer la culture allemande, qui est supérieure.

Le vaisseau soupira franchement, mais tourna habilement la chose. Après tout, il avait pas mal d'espace de stockage à sa disposition, ça le rendait très fort en rhétorique.

– Certes, au regard du Troisième Reich, la culture américaine fait pâle figure. Néanmoins, je vais revenir aux Marlboro. Voyez-vous, reprit-il avec un ton légèrement plus affirmatif, depuis la création de cette marque, l'image de Marlboro est associée à des constantes fondamentales de la culture américaine, par exemple le *cow-boy*.

– Qu'est-ce qu'un *cow-boy*, vaisseau ?

Greta trouvait cette discussion passionnante. Elle était sous le charme d'une machine.

– Ce terme pourrait se traduire par « vacher » ou « bouvier », mais ces mots ne sont pas adéquats. À l'époque de la colonisation de l'ouest du continent Nord-Américain, les *cow-boys* étaient des gardiens de troupeaux. Ils montaient à cheval pour parcourir de vastes étendues, étaient équipés d'armes à feu primitives et de chapeaux à larges bords.

– Mais qu'ont à faire des bouviers avec des cigarettes ?

Il avait manifestement réussi à capter son attention. Si l'ordinateur avait été une personne, on eût dit qu'il était aux anges.

– Voilà : les *cow-boys* représentaient la virilité, la liberté, le travail, la conquête de nouvelles terres sauvages, les valeurs traditionnelles de l'Amérique. Marlboro s'est servi de ces clichés dans ses publicités, même si, bien entendu, il n'y avait plus beaucoup de cow-boys à l'ancienne en 1924…

– Et à plus forte raison quand le Reich a écrasé les Anglo-Saxons !

– Certes, Greta, mais le mythe du cow-boy solitaire, que la marque Marlboro prétend incarner, reste un des phénomènes culturels les plus intéressants que j'ai pu rencontrer en étudiant l'histoire américaine. Et je suis heureux d'avoir pu vous en parler un peu, car c'est la première fois que je fais partager ce centre d'intérêt à un humain.

– C'est effectivement un sujet passionnant, vaisseau. Nous aurons à nouveau l'occasion de parler de cigarettes américaines.

Ce soir-là, c'est songeuse, mais profondément décontractée, que Greta fit le chemin de retour jusqu'à sa cabine, en fumant une autre cigarette dans les coursives (après tout, la fumée aurait trois mois pour se dissiper avant le réveil du capitaine). Elle tournait tout cela dans sa tête : les vaches, la liberté, les valeurs de courage d'un peuple méprisé. Peut-être la solitude l'amenait-elle à se poser plus de questions que les périodes de service actif où elle était totalement prise en main par la routine hiérarchique. Toujours est-il qu'elle rêva, cette nuit-là, de chevaliers teutoniques affublés de larges chapeaux et portant des fusils-mitrailleurs, en train de surveiller des vaches, qui elles-mêmes fumaient des cigarettes dans un paysage rhénan.

Les discussions avec l'ordinateur de bord se poursuivirent pendant le mois suivant, Greta trouvant un certain réconfort à passer ses moments de détente à approfondir la « marotte » du vaisseau plutôt qu'à rester dans un silence total. Au point qu'elle se demanda au bout d'un moment pourquoi elle n'y avait pas pensé avant, et trouva ridicules les préventions qu'elle avait contre le fait de s'entretenir avec une Intelligence Artificielle. Après tout, si le vaisseau était de bonne fabrication allemande, quel mal y avait-il ?

Ils « s'installaient » dans le bulbe d'observation, le soir, et il y avait toujours des cigarettes et des liqueurs. Ils bavardaient de tout et de rien. Elle lui parlait de son enfance, de son père disparu pendant la bataille de Callisto, ses années comme pupille de la nation et son admission aux prestigieuses jeunesses hitlériennes. Une vie pâle et sans accroc, en quelque sorte, bien plate à côté des magnifiques récits historiques que l'ordinateur tirait de sa prodigieuse mémoire et de son immense curiosité.

– Prenez le Rock'n Roll par exemple : lui-même n'échappe pas à l'influence des archétypes de la pensée américaine. Il existe une relation évidente entre la Grande Révolte Américaine de 1957 et le film *Love Me Tender* qui voit l'apparition aux écrans du chanteur Elvis Presley et relate un épisode de la Guerre de Sécession. Alors que Presley n'était avant ce film qu'un petit chanteur de musique populaire aux déhanchements lascifs…

– Un modèle de la dégénérescence américaine, à ce que je vois.

Sur l'écran virtuel que le vaisseau avait fait apparaître pour l'usage de Greta, Elvis se déhanchait avec application.

– Pas le moins du monde : un nouveau symbole de la liberté… Toujours est-il que ce petit chanteur complètement inconnu devint une star aux Etats-Unis au moment de la révolte, parce qu'il incarnait d'une manière novatrice des archétypes auxquels les Américains étaient depuis longtemps sensibles. D'ailleurs, Elvis fut pendu par

la Kommandantur en 1958. L'administration d'occupation avait également perçu la relation entre musique et révolte politique. C'est à la suite de cet évènement qu'elle décida de transférer l'ensemble du matériel et des techniciens de Hollywood dans le sud-est de Rome, à *Cinecitta*, qui devint *de facto* le plus grand centre de production cinématographique au monde. C'était bien entendu un cadeau que Goebbels faisait à un Mussolini vieillissant et presque dépossédé de son pouvoir par la présence allemande !

« Voyez-vous, l'ensemble des techniques cinématographiques américaines furent brusquement importées dans l'Axe, avec à la clé la réalisation de films fascistes comme *Chasseur Zéro, le samouraï du ciel*, de Rossellini. Celui-ci était un des meilleurs amis du second Mussolini, et dut à cette amitié de devenir pour ainsi dire le cinéaste officiel du long règne de Romano. Le chasseur Zéro est un pilote solitaire qui lutte contre la flotte américaine dans le Pacifique, avec des références évidentes aux *cow-boys*. Donc vous voyez comment des techniques artistiques se transmettent : entre le Rock'n'Roll, musique proscrite parce que symbole de la révolte américaine, et un film de propagande, il existe bien un lien historique, ténu mais réel…

D'autres fois, c'était des projections cinématographiques, de vieux films bidim en noir et blanc, que le vaisseau se faisait une joie de commenter avec érudition après la séance, se concentrant sur des images précises, faisant de fréquents arrêts sur image. Il semblait intarissable, heureux d'exposer son immense savoir à une auditrice concentrée et peu bavarde. Incontestablement, Greta elle aussi y prenait un réel plaisir. Elle aima particulièrement *Autant en emporte le vent*, un film d'avant-guerre, mais fut idéologiquement mise mal à l'aise par *Ben-Hur*, un bidim de 1925 qui relatait la lutte entre un Juif et l'occupant romain. Montrer les Juifs sous un jour positif était tout de même quelque chose de difficile à accepter, surtout des Juifs luttant contre un Empire ayant quand même quelques points communs

avec le Reich. Il lui expliqua que ce n'était pas un film de propagande, qu'une telle lecture était anachronique et l'effet d'une illusion rétrospective. Elle apprécia surtout, soyons francs, la superbe course de chars et ses rebondissements, ainsi que les épaules d'athlète de l'acteur américain.

Enfin, ils discutaient à bâtons rompus, comparant les grands auteurs de la littérature européenne, qu'elle connaissait bien, avec des écrivains américains qu'il lui fit découvrir. Louis-Ferdinand Céline n'avait-il pas décrit New York comme une cité dégénérée, morbide par son artificialité hygiéniste ? Ou, mais Fitzgerald proposait une autre vision de la ville dans *Les Heureux et les Damnés*. Günter Grass, l'écrivain officiel des années 1970, mort en disgrâce pour avoir avoué un flirt de jeunesse avec le communisme, ne décrivait-il pas les crimes perpétrés par les Américains lors de l'invasion de Normandie dans *Le Tambour* ? Certes, mais à comparer avec *Il faut sauver le soldat Bryan*, film bidim en couleur réalisé par un Juif émigré en Inde Britannique, tourné à Bombay dans les années 1990, juste avant l'unification de l'humanité par le Troisième Führer. Manifestement, derrière son application à imiter des cigarettes américaines, le vaisseau avait développé un vaste monde imaginaire, peuplé de personnages historiques ou fictifs, d'aventures, d'action et d'amourettes qu'il résumait d'une formule lapidaire : *Kiss Kiss Bang Bang*.

❧

Il était évident que toutes ces discussions faisaient un bien fou à Greta. Elle ressentit la discipline de bord qu'elle s'imposait comme moins oppressante. Elle marchait d'un pas plus léger quand elle allait faire le salut nazi dans la chambre froide, et c'était avec le sourire qu'elle se livrait aux activités sportives réglementaires. Certes, il

n'était pas forcément très bon de trop fumer, mais, en même temps, il fallait reconnaître qu'elle appréciait énormément l'idée de se sentir comme une exploratrice défrichant un continent inconnu. Pour une telle activité, la cigarette était… dans le ton.

Un soir, alors qu'elle sortait d'une fastidieuse vérification des systèmes auxiliaires de guidage, qu'un logiciel expert avait de toute façon déjà réalisée avant elle, le vaisseau s'adressa à elle d'une voix un peu hésitante. S'il avait eu un visage, se dit-elle, celui-ci aurait probablement viré au rouge.

– Greta, je suis un peu gêné de vous l'avouer, mais j'aimerais vous montrer quelque chose.

– Qu'y a-t-il, vaisseau ? Une avarie des systèmes que nous n'aurions pas décelée ?

Elle était un peu surprise par cette intervention, mais anticipait avec un certain plaisir qu'elle allait découvrir un nouveau pan de l'existence secrète de l'ordinateur de bord. N'assistait-elle pas à la naissance, entre eux, d'une forme de relation idéale, parfaitement platonique, complètement sublimée, et d'autant plus délicate qu'il n'existait rien d'autre, entre la femme et le vaisseau spatial, qu'un paquet de cigarettes ? Elle chassa cette pensée légèrement encombrante pour un jeune officier nazi, et attendit avec patience que le vaisseau de guerre lui livrât un nouveau petit secret.

– J'aimerais vous montrer quelque chose, si vous n'avez rien de mieux à faire…

Le vaisseau savait pertinemment qu'elle avait terminé son inspection quotidienne, et qu'elle était parfaitement disponible, quoiqu'en temps normal elle serait allée manger un repas réchauffé au micro-ondes en regardant un film tridim au mess.

– Si vous voulez bien suivre mes indications, Greta, prenez l'ascenseur et dirigez-vous vers l'espace 35 du pont 112.

Elle suivit les indications, traversant l'étroit couloir chromé et

vide jusqu'à l'ascenseur qui l'attendait tranquillement au bout. Etonnée, elle réalisa que le lieu en question correspondait précisément à la zone « interdite » qu'elle évitait soigneusement quand elle se rendait au bulbe d'observation. Non qu'il y eut quoi que ce soit de secret, à proprement parler, dans cette zone, mais on ne s'y rendait pas pour la simple raison qu'il s'agissait d'un espace susceptible d'accueillir en cas de besoin une section du Parti ou de l'Administration, un QG prêt à l'emploi en quelque sorte, qui devait rester en permanence opérationnel en cas de réquisition d'urgence. Avec toutes ces révoltes slaves sur Proxima du Centaure, on ne savait jamais.

Le vaisseau garda le silence pendant tout le trajet, mais elle avait l'impression qu'il la couvait du regard, à cause de ce sentiment de démangeaison qu'on éprouve entre les omoplates quand on se sent surveillé. Pur effet de son imagination : y avait-il un seul endroit du vaisseau où n'étaient pas présents les complexes capteurs de l'ordinateur central ?

Suivant les indications, elle arriva à l'espace 35. La coursive qu'elle avait suivie depuis sa sortie de l'ascenseur s'arrêtait brusquement sur un sas réglementaire, mais une fois qu'elle passa la porte, quelle ne fut pas sa surprise de constater que l'environnement n'avait rien à voir avec le reste du vaisseau ! La porte débouchait sur un couloir bien plus large que ceux qu'elle avait l'habitude de suivre. La dureté des parois chromées était remplacée par les lourdes tentures traditionnelles, régulièrement ornées de svastika rouges brodées, tandis que le sol était recouvert d'une épaisse moquette verte. Les néons à la lumière crue étaient ici remplacés par des lampes à abat-jour qui sortaient des murs à intervalle régulier, émettant une lumière douce et calibrée pour reposer les yeux. L'ordinateur se permit une intervention, d'une voix de majordome courtois, pour lui proposer de poursuivre jusqu'à la première porte à gauche qui portait en lettre gothiques la mention *Salle de réunion principale*.

Elle fut ébahie.

La vaste salle de réunion avait été entièrement réaménagée en un croisement entre une caverne d'Ali Baba, une bibliothèque et un musée des traditions populaires dédié à l'histoire de l'Amérique.

– Je suis un peu ému, Greta. Cela fait trente ans que je consacre une partie de mes capacités à rassembler ces objets, qui constituent sans doute la seule collection actuellement disponible sur l'histoire de l'Amérique.

– C'est vraiment étonnant, laissa-t-elle échapper d'une voix fluette. Mais comment as-tu réussi à réunir tout cela ?

Les murs étaient en effet tapissés de livres, certains très anciens, et probablement des éditions originales : Faulkner, Asimov, Hawthorne, Hemingway, Dos Passos, Stein… et tant d'autres qu'elle ne connaissait pas. Devant elle, un tableau représentait un couple de fermiers au visage grave, devant une ferme aux allures gothiques qu'elle ne reconnut pas. À sa droite, un autre tableau, représentant un énorme cochon à l'air souriant, qui, curieusement, la troubla et l'émut profondément.

– C'est la première fois que je montre ceci à un humain, continua le vaisseau d'un air songeur. Peut-être que je vous apprécie particulièrement parce que vous me rappelez ces héroïnes de film de l'âge d'or d'Hollywood, Greta, avec votre beauté froide, septentrionale, inaccessible…

Elle garda un silence gêné, mais le compliment toucha juste, après ces jours passés à visionner de vieux films. Le vaisseau se reprit aussitôt :

– Je dois avouer que cette zone du vaisseau n'a jamais été utilisée, ce qui m'a donné l'idée de m'en servir pour… mon usage personnel, pour ainsi dire. Mais rassurez-vous, en moins de cinq minutes, mes drones pourraient vider l'intégralité de cette collection pour transférer ces objets dans les soutes, et rendre à l'endroit son apparence pre-

© Thierry Francescano 2008

mière. En attendant, c'est un peu mon… refuge, ce qui donne corps à ma passion.

Évidemment le vaisseau n'était pas physiquement là, mais Greta comprenait qu'il devait prendre un immense plaisir à concentrer une faible partie de ses vastes capacités à contempler ce trésor.

– Comprenez aussi tout le mal que je me suis donné : ça n'a pas été une mince affaire de… mettre la main sur ces articles dans le bidonville qu'est devenue l'Amérique occupée par le Reich. J'ai dû passer par de multiples intermédiaires et prête-noms, et même organiser des montages financiers subtils.

– Mais, évidemment, tu es un vaisseau de combat intersidéral, un montage financier pour acheter un tableau ne présente aucune difficulté pour toi.

– C'est un peu vrai…

Elle se tourna et se retourna, un peu perdue dans ce fatras. Il n'y avait pas que des livres, même si ceux-ci avaient d'abord retenu son attention : objets de la vie quotidienne, maquettes, et même trois motos s'alignaient dans les coins. Elle sourit en passant sa main sur les formidables machines chromées et noires, étincelantes, ornées de multiples colifichets en cuir. Elle aperçut même un drapeau américain étoilé accroché au coin d'une bibliothèque d'acajou. Tout simplement merveilleux. Un tel patrimoine eût certainement provoqué l'envie du conservateur de n'importe quel musée du Grand Berlin. Souriante, elle continua la visite, écoutant avec plaisir les doctes commentaires que le vaisseau fournissait volontiers sur une bouteille de Coca-cola ou une affiche de film.

Parcourant « l'antre » du vaisseau, elle parvint à une boite en verre qui contenait un texte, tâché par l'âge , et curieusement écorné comme s'il avait beaucoup souffert.

– Ah ! fit le vaisseau. Vous arrivez au bijou de ma collection : la déclaration d'indépendance de 1776.

Bien entendu, cela ne disait rien à Greta, mais le document rendait palpables les siècles d'histoire enfermés ici.

– J'ai eu un mal fou à me la procurer. On disait qu'elle avait été détruite lors du bombardement nucléaire de Washington en 1954, mais je n'en croyais rien. Il m'a fallu près de dix ans pour en remonter la trace, jusqu'à une ferme perdue dans le Michigan, et j'ai dû faire envoyer une brigade de SS pour mettre la main dessus. Vous n'imaginez pas les complications administratives pour faire passer un ordre à la SS locale sans réveiller les soupçons à mon égard…

Greta était interloquée par l'anecdote… La SS, quand même… Mais bon, comme elle ne lisait pas l'anglais, cette langue disparue avec la germanisation forcée de la Grande-Bretagne et de l'Amérique, elle demanda à l'ordinateur de lui traduire le texte, ce qu'il s'empressa de faire.

Elle l'écouta attentivement réciter d'un air sérieux et inspiré ces phrases issues d'un autre temps. Bercée par la magie des mots, elle ne retint qu'un court extrait, qui se grava dans sa mémoire. Mais cela lui suffit.

Prenant congé, en quelque sorte, de l'ordinateur de bord – même si, bien entendu, il était impossible d'échapper à cette présence au sein du vaisseau –, elle entreprit, en silence, le trajet retour. Tandis qu'elle tirait fébrilement sur sa cigarette américaine, tout cela tournait follement dans sa tête, encore et encore :

Tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués
par le Créateur de certains droits inaliénables.
Parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté
et la recherche du bonheur…

Alors qu'elle parvenait près du pont principal, qui contenait la salle de commandement, elle comprit brusquement le sens de cette fascination pour l'Amérique, continent disparu, colosse abattu, civilisation perdue dans le monde que Hitler, Hiro-Hito et Musso-

lini avaient façonné à coup de guerres éclair et de bombardements nucléaires. Elle se sentit pénétrée par le poids de l'histoire, comme si tout ceci constituait une révélation du sens de sa vie. Ecrasant sa cigarette, elle entra dans la salle de commandement, défit le haut de sa veste, en sortit une clé qu'elle portait à un collier autour du cou. Elle l'inséra précautionneusement dans une fente prévue à cet effet, au beau milieu de la console du capitaine.

– Que faites-vous, Greta ? s'exclama la voix synthétique, toujours aussi calme et posée que tout à l'heure.

Mais l'ordinateur de bord ne saisit pas ce qui se passait. Malgré ses fabuleuses capacités, il était avant tout un historien et un esthète, pas un homme d'action.

Tandis qu'elle tournait la clé, elle se tint bien droite, leva le bras pour exécuter le geste millénaire du salut romain et s'exclama une dernière fois :

– *Heil Hitler !*

Elle était comme ça, Greta : il ne serait pas dit que par la faute d'une jeune enseigne esseulée, l'idéologie libérale de l'Amérique allait contaminer les systèmes informatiques du Reich.

Lorsque le mécanisme d'autodestruction libéra la singularité confinée au cœur des réacteurs, le vaisseau implosa sur lui-même dans une gerbe de particules exotiques.